

Zeitschrift: Wissen und Leben
Band: 9 (1911-1912)

Artikel: Réflexions sur l'écrivain suisse et le moment présent
Autor: Reynold, G. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-748787>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

eherne Lohngesetz und die Verelendung der Massen gepredigt haben, nicht gedacht. Sie haben sich nicht träumen lassen, dass eines Tages hunderte von Millionen Ersparnisse kleiner Leute, zum Teil ihrer eigenen Anhänger, indirekt durch das Mittel der Banken in den Unternehmungen angelegt werden, in denen sie als Arbeiter beschäftigt sind. Das ist allerdings ein bitterer Hohn auf die sozialistische Lehre!

WINTERTHUR

EDUARD SULZER-ZIEGLER



RÉFLEXIONS SUR L'ÉCRIVAIN SUISSE ET LE MOMENT PRÉSENT

Une des causes principales de la médiocrité intellectuelle qui semble, au premier abord, régner en Suisse, c'est la difficulté qu'éprouve sans cesse un écrivain, de s'affirmer librement en face de son pays, du public et de lui-même. Par la force des choses, bien que les conditions se soient améliorées depuis quelque temps, cet écrivain est un isolé: il l'est professionnellement, si l'on ose dire, parce que le métier, qui ne saurait chez nous nourrir son homme, est à peine regardé comme honorable et qu'il n'existe guère entre les gens de lettres la camaraderie que l'on retrouve ailleurs; sous ce rapport, les artistes sont, au moins en apparence, plus favorisés. Un auteur est presque un paria, s'il ne se double point d'un journaliste ou d'un pédagogue. Dans les milieux restreints que sont les nôtres, il est à la fois trop vite connu dans sa personne et mal compris dans son œuvre. Il manquera toujours, entre lui et le grand public, d'intermédiaires qui l'expliquent et qui le jugent. Et comme, s'il a quelque valeur et quelque originalité, il ne parlera pas la langue de tout le monde, il n'emploiera pas les méthodes de tout le monde, il ne choisira pas les points de vue de tout la monde, on voit d'ici les conséquences! En résumé, l'écrivain ne trouve pas, dans notre vie nationale, la place qui lui revient.

Un écrivain suisse peut choisir entre trois attitudes. Il peut être le sage et consciencieux faiseur de romans ou rimeur de vers qui publie de temps en temps un livre et qui vit à

l'écart, l'été dans son chalet de montagne, l'hiver dans sa petite ou grande ville: en ce cas, il mérite d'être appelé „blaireau solitaire“. Il peut aussi s'expatrier, se déraciner et chercher fortune ailleurs, à Paris, s'il est Suisse romand, à Berlin ou à Munich, s'il est Suisse allemand: la route de l'exil volontaire est souvent la route des profits et parfois celle de la gloire... Il peut enfin se résigner à être et à demeurer Suisse, dans la plus haute acception du terme; il peut avoir le désir de se mêler à la vie nationale, de s'y mêler en tant qu'écrivain; il peut avoir l'ambition d'exercer autour de lui une influence sur les institutions, les idées et les mœurs.

S'il adopte cette attitude, la plus noble et la plus courageuse, comme aussi la plus utile à la nation, il doit savoir qu'il va s'exposer à des déboires amers. A moins que de flatter le peuple et d'exalter un chauvinisme dont la définition semble être le refrain bien connu: „Il n'y en a point comme nous sur la terre,“ — deux petits moyens faciles et assez bas, mais qui vous valent infailliblement d'être consacré *écrivain national*, — il sera un objet de perpétuel scandale. Dans un pays où la pensée individuelle n'est rien, mais où l'opinion collective est tout, on a tort de ne pas penser comme „l'ensemble des citoyens“. Et, dans un pays où tout est groupement, association, comité, parti, coterie, l'individu ne saurait exister officiellement: a-t-il des vellétés d'indépendance, on lui saisit bras et jambes pour lui coller, malgré lui, une étiquette sur le front. Ce qu'il écrira, ce qu'il fera, sera toujours compris et jugé du point de vue politique: ne faut-il pas qu'on naisse, chez nous, socialiste, radical, libéral ou conservateur?

Qu'arrive-t-il nécessairement à l'écrivain qui ne veut pas faire partie du troupeau? Suivant l'occasion, et souvent dans la même occasion, il se fera traiter de clérical et de moderniste, d'anarchiste et de réactionnaire. On le soupçonnera toujours d'agir pour des motifs intéressés, sinon électoraux, et l'on s'emparera volontiers d'un mot ou d'une phrase comme d'une arme à casser la tête aux adversaires politiques. On s'indignera, on injuriera, on jugera bien rarement et, soit par parti pris, soit par crainte, soit par inintelligence, on ne s'avisera jamais de comprendre.

* * *

Et cependant, s'il est un pays et un temps où il soit, non seulement légitime mais encore nécessaire de procéder à la vérification et au triage des idées reçues, dans tous les domaines, y compris celui de la politique et des mœurs, c'est bien notre pays et c'est bien notre temps. Il se prépare, en effet, sinon des révolutions, du moins des évolutions profondes où tout sera remis en question : la morale et les croyances, les patries et les lois, la société entière. Car la société actuelle est comme une surface qui se fend et qui craque sous la poussée de forces intérieures. La présence de ces forces ne se révèle encore que par des vapeurs et des nuées, mais on sent la chaleur des premières flammes. Qui donc ose prétendre encore, à cette heure même, que nos institutions, que nos constitutions, que nos partis, que nos idées, que notre démocratie et que notre patrie dans leurs formes actuelles soient assurées d'être éternelles ? Quels que soient les événements qui se préparent, proches ou lointains, lents ou rapides, nous assistons à de nouveaux classements, basés sur de nouvelles conceptions ; et ces changements seront si complets, et peut-être si formidables, que tous nos législateurs patentés, tous nos sociologues officiels et tous nos tribuns populaires semblent occupés à des travaux de taupes sur le cratère d'un volcan.

Nous sommes donc au début d'une époque — et nous sortons ici des limites de la Suisse, — où une réaction est en train de s'opérer contre la plupart des idées et des principes sur lesquels est construite la société contemporaine : ces idées et ces principes, ce sont bien ceux de la Révolution française. Mais il n'y a pas seulement *réaction*, car toute réaction est forcément stérile, si elle se prolonge ; il y a aussi, il y aura toujours davantage *action*, — action dans le sens du développement d'autres idées et d'autres principes. De telle sorte que, fatalement, un esprit d'avant-garde, aux yeux des gens mal avertis, peut fort bien passer, à la fois et au même instant pour réactionnaire et pour révolutionnaire. Comme une manière de penser est en train de se substituer à une autre manière, comme les mêmes mots prennent un autre sens, il est facile de voir qu'un abîme se creuse entre la génération qui passe et la génération qui vient.

C'est surtout en France, naturellement, que l'on peut étudier de près cette révolution qui s'accomplit dans les esprits. Des

symptômes se multiplient; tel phénomène, envisagé isolément, est peut-être éphémère, mais c'est l'ensemble qu'il faut étudier. Seul un observateur superficiel ne verra que de vaines agitations dans le néo-syndicalisme, le régionalisme, les „semaines sociales“ catholiques, l'*Action française*, par exemple¹⁾. En réalité, tout cela procède d'une même cause et tend aux mêmes effets: encore une fois, les conclusions peuvent être divergentes ou même opposées, mais elles sont le résultat de la même méthode et du même état d'esprit.

Mais nous ne voulons pas sortir aujourd'hui des généralités. Il est cependant nécessaire de caractériser d'une façon plus précise cet état d'esprit auquel nous venons de faire allusion. C'est un état d'esprit *réaliste* et *logique*, en ce sens que, las des utopies plus ou moins généreuses et toujours irréalisables, las des bonnes intentions qui n'ont rien produit et qui ne peuvent rien produire, il entend baser la société de demain sur des lois qui ne soient point contraires à la nature; il accepte le monde tel qu'il est et ne rêve pas de perfectionnements indéfinis, de liberté, d'égalité, de fraternité impossibles et dangereuses. Ce qui existe seul lui importe. Et c'est ce qui existe qu'il ose entreprendre d'ordonner et de classer. Il sait très bien que nous vivons depuis plus d'un siècle dans un état d'équilibre instable et qui ne saurait donc durer. Ce ne sont point les bouleversements qui l'effraient, puisque de ces bouleversements, il en est persuadé, naîtra l'ordre qu'il attend: il les hâterait plutôt et en ce sens il est, peut-être, *révolutionnaire*. Mais il ne veut pas que, pour satisfaire à je ne sais quel idéal et quelles abstractions, on sacrifie l'expérience des siècles. L'homme, pour lui, n'est pas un être en soi, sans père, sans mère, sans généalogie, comme une sorte de Melchisédec; par conséquent, au moment de s'engager dans des voies nouvelles, il veut pouvoir disposer de toutes les forces que lui ont léguées une race, une croyance, un sol, une patrie, une histoire et une tradition. Et c'est en ce sens, mais en ce sens seulement, qu'il peut être qualifié, — l'épithète alors n'a plus rien d'injurieux, — de *réactionnaire*.

¹⁾ „*Wissen und Leben*“ a déjà consacré plus d'un article au néo-syndicalisme: pourquoi ne s'intéresserait-on pas, ici même, aux autres mouvements que je viens de nommer? ce serait se montrer à la fois impartial et soucieux d'être complètement renseigné.

Ce sont de telles inquiétudes qui tourmentent, en ce jour, une grande partie de la jeunesse intellectuelle de la Suisse romande. Elles viennent de loin, elles correspondent à des besoins profonds, elles étonnent. Il est évident qu'il faut être singulièrement averti pour les comprendre; on ne saurait en exiger l'intelligence de la part d'un public que les idées intimident et que les formes scandalisent, de la part d'une presse qui ramène tout à la politique. D'un autre côté, il est certain que le mouvement s'ébauche à peine: rien n'est encore fixé, on cherche le chemin, on hésite, on revient en arrière. De là d'inévitables conflits, d'inévitables erreurs; mais, commencer par savoir ce que l'on ne *veut pas*, n'est-ce point se préparer à mieux savoir ce que l'on *veut*?

* * *

Je voudrais, pour terminer, que notre public et que la critique officielle fussent l'un et l'autre persuadés de ceci: c'est que rien, dans aucune discipline, ne se peut accomplir sans heurter nécessairement les idées courantes et le goût dominant; c'est que ceux-là qui marchent à l'avant-garde sont plus excusables dans leurs erreurs que les gens paisibles qui suivent les chemins battus; c'est qu'un écrivain a le droit d'exiger qu'on le juge dans l'ensemble de son œuvre; c'est enfin que, pour juger sainement, il faut connaître et il faut comprendre, — et il faut, même à l'égard d'adversaires, un peu de sympathie.

En des républiques comme les nôtres, un écrivain qui veut travailler pour le bien de sa patrie, a comme premier devoir de ne jamais flatter le peuple. Laissons l'opportunisme à la politique. Et concluons par cette parole du vieux Bodmer: „Je ne comprends pas la cérémonie qui consiste à demander pardon, avant que de dire la vérité.“

CRESSIER sur Morat

G. DE REYNOLD

Je n'ajoute, aujourd'hui, que deux lignes à l'article de M. de Reynold, que nous publions avec un plaisir particulier, car il répond à l'idéal de notre revue: la discussion loyale des idées nouvelles. Dans le détail, et personnellement, je défendrai toujours, contre M. de Reynold, les *principes* de la Révolution et les „perfectionnements indéfinis de la liberté“; mais, ici, il ne s'agit pas de ces problèmes particuliers; il s'agit d'une méthode, des droits et des devoirs de l'écrivain; ce que M. de Reynold en dit répond absolument aux expériences, souvent douloureuses, des penseurs indépendants. En Suisse, ils ne sont pas nombreux encore; mais l'avenir est à eux.

BOVET

